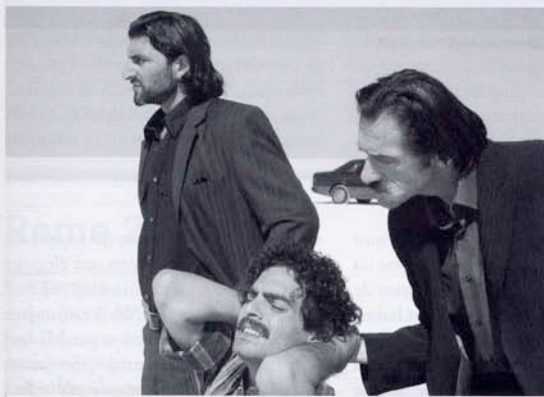


Notes festivalières

Montpellier 2008

Cinéma méditerranéen



Nokta [Dot] de Dervis Zaim



Baby Doll Night d'Adel Adeeb

En attribuant l'Antigone d'or à *Tournée* (*Turneja*) de Goran Markovic, le jury de ce 30^e Festival du film méditerranéen couronnait à la fois un savoir-faire sans grâce et de bonnes intentions sans originalité : les mésaventures d'une troupe théâtrale serbe sur le front bosniaque en 1983 sont attendues et forcées, mais donnent lieu à un merveilleux coup d'éclat d'Euripide, quand la récitation d'un passage d'*Iphigénie à Aulis* libère les comédiens, captifs de l'ennemi. Le prix des critiques allait au chaleureux et drôle *Pranzo di Ferragosto* de Gianni Di Gregorio, dont la mise en œuvre présente une densité et une vérité humaines étonnantes pour peindre l'invasion d'un logis par de naïves rebelles octogénaires (voir le compte rendu de Venise, n° 573). Le public lui préférerait cependant, à tort mais de justesse, *Un fiancé pour Yasmina* (*Un novio para Yasmina*) d'Irene Cardona, gentille comédie sur l'immigration, un peu fade. On regrettera que deux films

tures n'aient pas été récompensés comme ils le méritaient. Si certains, consciemment ou non, mettaient hors concours *Les Trois Singes* de Nuri Bilge Ceylan (déjà primé à Cannes), rien n'explique que *Nokta (Dot)* ait dû se contenter du prix de la meilleure musique : inspirée par une élégance calligraphique qui interdit de lever la main, donc de placer le point (*nokta* en turc), filmée en un seul plan non séquence, qui inclut des ellipses et des flash-back, cette subtile méditation sur l'incomplétude du « c'est écrit », le jeu du hasard, du destin et du choix, aussi incertains que la valeur des manuscrits, aurait mérité plus d'attention. La manière du cinéaste, Dervis Zaim, s'est certes beaucoup disciplinée depuis *Soubresaut dans un cercueil* (*Tabutta Rôvasata*, 1996), mais elle n'a rien perdu de sa vigueur et de sa hardiesse.

Hors compétition, on pouvait remarquer l'ouvrage monumental de l'Égyptien Adel Adeeb (producteur de *L'Immeuble*

Yacoubian [*Omaret Yacoubian*], Marouane Hamed, 2006), *Baby Doll Night*, qui agite et montre par somptueux échantillons l'histoire universelle depuis le génocide des juifs par les nazis jusqu'au 11 Septembre à New York, sujets inhabituels dans le cinéma arabe, à seule fin d'expliquer les obstacles qui s'opposent à la réunion d'un couple éperdu de désir. La volonté d'argumenter et la condamnation du terrorisme sont aussi spectaculaires que la réalisation, bien que persiste la thèse selon laquelle les États-Unis ne refusent rien à Israël et que les efforts de paix, dans ces deux pays, sont naïfs ou hypocrites. La diversité des genres, de l'épique au burlesque, de la chorégraphie à la satire, de la comédie de mœurs au suspense, justifie presque la longueur de l'ouvrage (2 h 36), dont l'unité dépend de l'amalgame entre la défaite historique et la frustration sexuelle : le patriote est devenu terroriste après avoir été castré à Abou Ghraïb !

C'est au contraire avec un budget fort

modeste que Mirko Locatelli a réalisé *Le Premier jour de l'hiver* (*Il primo giorno d'inverno*) qui établit, comme naguère Vincenzo Marra, à l'aide de motifs, d'objets et de lieux répétitifs, la description méthodique et minutieuse de la misère matérielle, sexuelle, intellectuelle et morale d'un adolescent, au sein d'un monde que les cadrages réduisent à la plus grande étroitesse, avant d'aborder soudain le mélodrame, qui apparaît comme la délivrance du sentiment si obstinément retenu jusque-là, et partant comme la nécessaire manifestation filmique du personnage.

Alain Masson



Le Premier jour de l'hiver de Mirko Locatelli